

cahiers

SUZANNE

LILAR

nrf

gallimard

En automne 1983, Henri Ronse, directeur du Nouveau Théâtre de Belgique à Bruxelles, décida d'organiser autour de la personnalité et de l'œuvre de Suzanne Lilar, un colloque qui aurait pour thèmes son œuvre d'essayiste, de romancière, d'auteur de théâtre ainsi que l'adaptation cinématographique de La Confession anonyme par André Delvaux. Ce colloque était agrémenté de lectures par des comédiens et de discussions avec le public. Y participèrent notamment M^{mes} Elisabeth Badinter, Annie Cohen-Solal, Françoise Mallet-Joris, et MM. Hector Bianciotti, Jean Tordeur, André Delvaux, Jacques de Decker. Ce sont ces interventions, augmentées d'extraits inédits de l'auteur – Les Moments merveilleux et Journal en partie double, I et II – et d'un texte d'Alain Bosquet que nous vous proposons ici.

Nous avons tenu à conserver la spontanéité de propos tenus en public.

COLLOQUE

ELISABETH BADINTER

Madame Lilar, je suis, ce soir, dans une situation épouvantable : je me sens déchirée, comme je l'ai été au cours de la lecture de plusieurs de vos livres, parce que je suis de ces femmes qui ont été profondément marquées par Simone de Beauvoir. D'une certaine façon, je la reconnais comme une de mes mères spirituelles mais d'un autre côté, j'ai été séduite par votre œuvre. Et je n'ai pu m'empêcher de poser la question : comment se fait-il qu'un livre aussi sévère et polémique que le vôtre contre quelqu'un que je respecte tant puisse me toucher aussi profondément ?

J'ai relevé dans vos propos à l'égard du *Deuxième Sexe* de Beauvoir une réelle violence, voire de la cruauté, et je note que vous avez été plus tendre avec Sartre qu'avec Beauvoir. Est-ce parce que c'était un homme et que vous éprouviez un secret désir de séduction ?

Comment sortir d'une situation aussi déchirante sans se trahir ? Comment rendre justice à Simone de Beauvoir et à vous-même sans trahir l'une ou l'autre, sans me trahir moi-même.

Ainsi partagée je vous avoue avoir été parfois choquée par certains de vos jugements. Parlant du *Deuxième Sexe*, vous lui reprochez d'être répétitif, fanatique, didactique. Vous parlez de contradictions, d'invraisemblances, de non-sens, de manque de rigueur. Tout cela à propos d'un de mes ouvrages préférés. Vous rendez-vous compte ? C'était une absolue tragédie !

Pendant un bon moment, je me suis sentie coupée en deux,

d'aucuns diraient schizophrène. Entre vous deux j'étais tout à fait déchirée, parce que entre vous et elle deux parties de moi-même se séparaient radicalement. L'une adhérerait au propos de Simone de Beauvoir, l'autre était profondément impressionnée par la luminosité de vos théories.

Je vais tenter de faire le clair et vous ne serez pas étonnée si je commence cet exposé en essayant de justifier pourquoi coûte que coûte et en dépit de votre beau livre, je continue à penser que Simone de Beauvoir est essentielle.

Contrairement à M^{me} Cohen-Solal – qui a appliqué la règle d'or de la critique en exposant d'abord votre thèse avant de conclure par quelques réflexions de son cru –, je vais tout mélanger : vous, Beauvoir et moi, car c'est la seule façon de m'en sortir...

Je me suis demandé : pourquoi cette opposition entre vous et elle ?

La première raison qui m'est venue à l'esprit c'est que, entre le moment où vous écrivez votre livre et celui où elle publie le sien, il se passe vingt ans. Ces vingt ans sont, à mon sens, une des principales explications du conflit et probablement de la vérité de votre propos. Il me semble que ces vingt ans – 1949-1969 – ont davantage compté pour les femmes que les deux siècles précédents.

Permettez-moi de revenir un instant à l'époque où Simone de Beauvoir écrit son livre, c'est-à-dire entre 1946 et 1949.

La Française sort à peine de sa minorité de citoyenne, puisque le droit de vote vient tout juste de lui être accordé. Moins de vingt-cinq pour cent de femmes travaillent, encore sont-elles exclues de tous les postes de responsabilité. Esclave d'un modèle millénaire, leur seul but, à part quelques exceptions scandaleuses, est le mariage. Lorsque Simone de Beauvoir publie son livre, la femme est toujours enfermée dans le féminin le plus traditionnel. Finalement, 1949, c'est encore le xix^e siècle. Au nom de la fameuse nature féminine et des ovaires dont la femme est porteuse, il n'y a d'autre trilogie, au milieu du xx^e siècle, que le mariage, la maternité et le ménage. En ce temps-là les défenseurs de la « femme-femme » tiennent le haut du pavé. Lorsque paraît *Le Deuxième Sexe*, il n'y a guère de changement

entre la condition de la femme occidentale et celle décrite par Michelet au milieu du XIX^e siècle. C'est toujours la biologie, voire l'ovologie, qui fixe sa place dans la société : au foyer sous la garde de son mari, au foyer pour garder ses enfants.

Au XVIII^e siècle, les femmes des milieux privilégiés – je dis bien des milieux privilégiés – étaient infiniment plus libérées que les femmes de 1949. Douées d'une certaine liberté sexuelle, elles n'étaient pas sans influence politique et culturelle. Autant de domaines où la femme peut exprimer sa virilité.

Malheureusement depuis la fin de la Révolution française, les femmes étaient à nouveau enfermées à la maison avec ordre d'y rester.

Au moment où je préparais cette conférence, j'ai eu de nombreux contacts avec d'anciennes Résistantes qui m'ont raconté que, la guerre terminée, elles sont rentrées sagement dans l'anonymat. Certaines furent décorées – en moindre proportion que les hommes – mais mystérieusement, nul ne jugea bon par la suite de leur donner le titre d'officier ou de commandeur de la Légion d'honneur, comme il est d'usage pour les héros de la Résistance. Ces femmes, qui avaient eu une activité oh combien virile, avaient silencieusement réintégré leur foyer pour y être oubliées par la société.

Vient ensuite une raison plus philosophique, de votre opposition à Simone de Beauvoir : *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir est étroitement lié à la réalité sociologique et historique dont je viens de parler et sa perspective est polémique et militante. Militante et polémique contre qui? Contre tous ceux qui ont enfermé, une fois pour toutes, les femmes dans leur féminité, au nom d'une approche faussée de la féminité.

Le livre de Simone de Beauvoir est un livre de révolte, de révolte contre la condition faite aux femmes. Mais, franchement, comment ne pas être révoltée?

Oui, c'est un livre qui s'inscrit dans la philosophie sartrienne de la liberté et aussi dans la problématique hégélienne du conflit. Je sais que cela vous a beaucoup exaspérée; en tous les cas, votre plume l'a montré.

Tout le monde sait que Simone de Beauvoir introduit *L'In-*

vilée par cette phrase de Hegel qui préside je dirais presque à toute son œuvre : « Chaque conscience cherche la mort de l'autre. » Beauvoir est une battante, une guerrière.

Je disais que M^{me} Lilar a été, comme certains passages du *Malentendu du Deuxième Sexe* le montrent, irritée, agacée par Simone de Beauvoir. Mais, franchement, nul ne peut nier qu'il y ait des périodes de l'histoire plus conflictuelles que d'autres, que la dialectique maître-esclave n'est pas une expérience utopique et qu'elle s'applique assez bien historiquement aux rapports homme-femme. Enfin, chacun sait que les détenteurs du pouvoir ont une tentation affreuse – et là je pense aux hommes – à abuser de leur pouvoir et à refuser le partage. C'est vrai. De la soumission millénaire des femmes par les hommes, je crois, même si M^{me} Lilar n'est pas tout à fait d'accord, que les femmes ne pouvaient sortir que par la révolte et la remise en question de leur soi-disant « nature féminine » qui fut tant prétexte à leur aliénation.

D'ailleurs, j'ai noté, madame Lilar, que vous êtes vous-même passée par une phase de révolte. Au sortir de l'adolescence, quand vous entriez dans l'âge adulte, vous avez eu votre « période dure », durant laquelle vous vous êtes émancipée du poids de la famille et, j'ai l'impression, du poids des valeurs ambiantes. Vous dites – je ne crois pas me tromper – que vous avez été athée et même trotskiste, ce qui était vraiment le comble ! Donc un besoin d'émancipation qui s'est traduit par l'expression d'une certaine agressivité, d'une virilité que d'ailleurs on retrouvera plus tard dans votre vie.

Je me sens à l'aise jusqu'à présent, parce que je pense que vous n'êtes pas tout à fait en désaccord avec moi...

Le gros morceau de cette affaire, c'est le propos tenu par M^{me} Simone de Beauvoir et qui a été repris comme un slogan : « On ne naît pas femme ; on le devient. »

Je reconnais sans restriction que vous avez démonté magistralement ce propos et que vous lui avez porté un coup presque fatal. Même si on n'a pas lu Simone de Beauvoir ou *Le Deuxième Sexe*, on connaît la formule, radicale et révolutionnaire, que vous avez jugé outrancière, et si outrancière qu'elle était fausse.

Je vais me faire encore un instant l'avocat du diable, simplement pour relever deux points. Après quoi je cède...

Le premier, c'est qu'il me semble que cette formule a été extrêmement bénéfique aux femmes. En effet, s'il est vrai, et vous l'avez souligné, que beaucoup d'hommes et même de femmes ont été choqués par ce propos et s'il est vrai qu'il a suscité de l'ironie, des polémiques et probablement un rejet, il est non moins vrai, que grand nombre des lectrices du *Deuxième Sexe* ont été heureusement bouleversées par cette formule qu'elles resentaient comme libératoire.

La raison en est simple. On avait, depuis si longtemps, enfermé la femme au nom de la nécessité biologique, on l'avait si constamment identifiée au féminin, à la passivité, à la soumission, que cette formule s'est révélée stimulante, du point de vue théorique. En effet, en traquant l'historique et le culturel dans le féminin, autrement dit en décapant le féminin de tout ce que lui avait adjoint nos habitudes, notre civilisation et notre histoire et en radicalisant son propos à l'extrême, Simone de Beauvoir renvoyait la balle dans le camp de ses adversaires, qui sont aussi les vôtres, madame, c'est-à-dire ceux qui identifient la femme et le féminin. Elle a donc forcé, et je trouve cela fondamental, tous ceux qui se sont intéressés au problème de la femme après elle, à réfléchir au problème suivant : qu'est-ce qui appartient en propre aux femmes et qui est totalement étranger à l'essence masculine ?

Cette question aurait fait sourire avant la publication du *Deuxième Sexe*, et soulevé quelques sarcasmes. Mais aujourd'hui nul n'a plus envie d'en rire, car il n'est guère facile d'y répondre.

Je sais bien qu'on évoquera immédiatement la différence biologique, les différences anatomiques, c'est-à-dire, bien sûr, tout ce qui touche à la procréation et à la maternité. Seulement voilà... Si l'on dit qu'en dernier ressort ce qui distingue radicalement l'homme de la femme, c'est la maternité, je me demande si on ne redonne pas vie à la traditionnelle antienne selon laquelle une femme ne se réalise complètement que dans la maternité, une femme n'est vraiment femme, que lorsqu'elle a été mère. Les autres femmes, celles qui n'ont pas été mères seraient des

deuxièmes, des femmes avortées, enfin pas vraiment des femmes.

Je dis franchement que cette optique n'est plus la nôtre, nous qui considérons une femme comme Simone de Beauvoir – mais il y en aurait beaucoup d'autres – comme un exemplaire tout à fait exceptionnellement réussi de l'humanité. Si Simone de Beauvoir a ignoré l'expérience de la procréation, elle a connu en revanche, et avec quel éclat l'expérience de la création. Et, par une ironie extrême cette femme qui a refusé la maternité biologique se retrouve la mère spirituelle de millions de filles dans le monde. Finalement, toutes les femmes doivent-elles être mères pour être reconnues comme des humaines à part entière? Et que penser alors de toutes celles, nombreuses dans l'histoire de l'humanité, qui furent mères contre leur volonté et malheureuses de l'être? Que penser de toutes celles qui ont mis des enfants au monde, qu'elles ne surent et ne purent élever? N'aurait-il pas mieux valu qu'elles ne fussent pas mères du tout? Et, dans ce cas, ces femmes qui ne sont pas mères, va-t-on leur refuser néanmoins le statut de femme?

En conséquence, si la procréation est l'apanage de la femme, elle ne me paraît pas une caractéristique nécessaire de la féminité. Et nous voilà ramenés de nouveau à l'affirmation de Beauvoir.

Vous avez, madame Lilar, vous-même souligné, non seulement dans le livre qui nous occupe mais dans bien d'autres, que le mariage et la maternité doivent être librement choisis pour avoir une valeur authentique. Or, dans notre histoire, combien de femmes se sont mariées pour avoir le seul statut social qu'on leur reconnaissait, c'est-à-dire celui d'épouse. Parce qu'une femme a des ovaires, il est entendu qu'elle doit être épouse, avoir des enfants, rester à la maison pour s'occuper de ceux-là et, en prime d'ailleurs, on lui laisse le ménage à faire. Sur ce thème, c'est-à-dire cette tâche infinie et démente, tâche de Sisyphe que sont « les soins du ménage », vous savez comme moi que Beauvoir a écrit des pages admirables.

Aujourd'hui encore, en dépit de ma totale adhésion à votre thèse de la bisexualité, je continue de penser que la différence

biologique ne prédétermine pas le destin des femmes ou des hommes. Je pense même sur ce point, madame Lilar, être plus encore que vous ne l'êtes, adepte de votre propre thèse.

Je crois effectivement que c'est l'excès d'importance accordée aux différences biologiques qui a engendré cette distinction extrême des sexes, des rôles et des fonctions; que c'est à cause de cet excès que nous avons assisté à une hypertrophie du rôle maternel et, en revanche à une absence d'authentique rôle paternel et que c'est aussi pour ce motif qu'on a réservé les tâches ménagères aux femmes et qu'on en a exempté les hommes.

Pour toutes ces raisons et parce que Simone de Beauvoir a interdit qu'on exploite les caractéristiques dites « spécifiquement » féminines dans le but de soumettre les femmes, nous avons le sentiment que *Le Deuxième Sexe* a été comme un ballon d'oxygène pour nous toutes. Comme si, en nous rendant notre virilité interdite, refoulée, elle nous permettait d'échapper à un destin fixé d'avance. Pour des millions de femmes, Simone de Beauvoir est synonyme de la liberté retrouvée, liberté de choisir d'être enfin ce que nous sommes.

Je ne peux ici en dire plus pour défendre Simone de Beauvoir et j'en viens à votre livre, si important, *Le Malentendu du Deuxième Sexe*.

Comme je l'ai noté au départ, vingt ans séparent la parution du *Deuxième Sexe* et la publication du *Malentendu*. Vingt ans. Je me suis posé la question : pourquoi avoir attendu si tard? Et j'ai pensé que vous n'auriez pas pu écrire ce livre plus tôt – personne d'ailleurs n'aurait pu l'écrire plus tôt; il fallait d'abord que la condition féminine en Occident ait déjà substantiellement changé pour que vous ayez au moins dans l'exposé de votre thèse, la sérénité convenable.

En effet, en vingt ans, la situation des femmes a considérablement changé. Les féministes ont commencé à produire une importante littérature. Les mouvements de libération de la femme sont en pleine activité et la décolonisation, dans les années soixante, du moins pour ce qui concerne la France, a certainement aidé à la prise de conscience de l'injustice qui leur était faite.

En 1967-1969, les femmes que vous observiez autour de vous ne pensaient qu'à reconquérir leur liberté et elles redécouvraient avec bonheur leur virilité occultée depuis si longtemps. Ces femmes, ces nouvelles femmes remarquaient avec raison que la conquête des unes – des libertés – coïncidait avec la mise à jour de l'autre : la virilité. Et l'on comprend bien qu'à l'époque elles aient privilégié cette partie d'elles-mêmes qui n'avait pas eu l'occasion de s'exprimer.

Vous-même, madame, avez donné cours, comme je le disais tout à l'heure, très jeune, à vos tendances viriles et, après un temps de repli féminin de plus d'une dizaine d'années, une période de féminité, de plus grande passivité, de maternité, vous êtes repartie à la conquête du monde en vous consacrant à la création. J'ai été surprise, en vous lisant, de constater que vous êtes plus sereine que les féministes, plus objective que les militantes. Je me suis dit que c'était probablement parce que vous étiez plus libre que d'autres, mais aussi parce que vous êtes davantage intéressée à « l'essence » féminine qu'à « la condition » des femmes.

Platonicienne avant tout, vous répugnez profondément à l'opposition, au conflit, à la séparation, chères à Hegel. Vous adhérez totalement à une philosophie de l'union que vous appelez « ré-union », ré-union des complémentaires, des contraires, etc., philosophie de l'union, philosophie de l'harmonie et de la complémentarité. En fait, vous êtes totalement pacifiste par opposition à Simone de Beauvoir que je qualifiais de profondément guerrière.

Vous affirmez avec raison qu'une femme purement féminine et un homme purement viril n'auraient aucune chance de s'aimer et qu'ils seraient presque des monstres, des anormaux.

Vous avez donc redécouvert une vérité essentielle qui n'est pas bonne à dire : l'être humain est essentiellement bisexuel. Ce qui signifie que chaque homme et chaque femme porte en soi cette part de l'autre qui le rend double et apte à comprendre et à aimer l'autre. Et, à défaut d'être cette belle totalité, cette belle ré-union de deux en un comme l'androgynie d'Aristophane, nous avons en nous-mêmes, par cette double partie féminine et

cahiers

SUZANNE LILAR

En 1983, s'est déroulé à Bruxelles un colloque sur Suzanne Lilar. Ce livre rassemble les communications de Jean Tordeur, Jacques de Decker, Annie Cohen-Solal, Françoise Mallet-Joris, Elisabeth Badinter, Hector Bianciotti, André Delvaux et un texte d'Alain Bosquet.

Jacques de Decker parle de *La Confession anonyme*. Il fait l'histoire de la genèse de ce livre et l'analyse.

Jean Tordeur parle d'*Une enfance gantoise* et y voit la source des *Moments merveilleux*. Il montre comment l'auteur découvre le monde de l'être derrière les apparences.

Annie Cohen-Solal étudie *A propos de Sartre et de l'amour*. Dans cet essai, Suzanne Lilar a montré les contradictions de Sartre sur le problème de l'amour et de la chair, a cherché les raisons de son puritanisme, a trouvé dans l'ensemble de ses écrits un plaidoyer contre l'amour qui est peut-être une nostalgie de l'amour. Elle fait apparaître un Sartre platonicien (comme elle-même).

Elisabeth Badinter, partagée entre son admiration pour Simone de Beauvoir et celle pour Suzanne Lilar, dit dans quel embarras l'a plongée le livre très critique de Suzanne Lilar *Le Malentendu du Deuxième Sexe*. Elle essaie de concilier ces deux points de vue si opposés.

Hector Bianciotti dit qu'un de ses livres préférés est le *Journal de l'analyste*. Son intervention, très personnelle, où il n'hésite pas à parler de lui-même et à évoquer des souvenirs d'enfance, montre la cosmologie de Suzanne Lilar et sa « mythologie paisible ».

Ces textes sont suivis de deux inédits de Suzanne Lilar, *Journal en partie double* et *Les Moments merveilleux*.

Le *Journal en partie double* confronte, sur deux colonnes, ce qu'écrivait Suzanne Lilar en 1927 et ce qu'elle en pense en 1979. En 1927, elle a vingt-six ans, et c'est, essentiellement, le journal de son amour pour Albert. C'est une réflexion vécue sur l'amour, et Suzanne Lilar y apparaît comme une moraliste du couple.

Les Moments merveilleux fait le recensement de la description des moments d'extase qui ouvrent le monde de l'essence; ce peut être la vision de la mort, à Lourdes, ou une volupté de l'âme semblable à un orgasme, ou une expérience théâtrale, ou l'état poétique, ou la religion et ses moments mystiques.

